

Déracinement

« Le déracinement pour l'être humain est une frustration qui, d'une manière ou d'une autre, atrophie la clarté de son âme. » Pablo Néruda

Toute vie est jalonnée de retournements, de cassures et de déracinements. Tout cela n'a rien d'original. Pour Albert, quitter sa terre natale correspondra-t-il à cette profonde dévalorisation de soi ? Il entendra tout au long de sa vie, chaque dimanche matin, cette maxime pleine de sagesse : « Aimez-vous les uns les autres, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres, on verra que vous êtes mes disciples ». Avec pour lui, un paradoxe : il ne s'aime pas mais il aime les autres. Ce n'est pas de l'orgueil mal placé, c'est ainsi. Un jour, l'un de ses directeurs, dans le cadre de son travail, lui fera remarquer : « Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui s'aimait aussi peu ». Ce directeur, de courtoisie vieille France et qui vous invitait à prendre le thé à 16 heures dans son bureau, ne disait pas cela par méchanceté. Bien au contraire.

À l'âge de 13 ans, Albert quitte son village natal pour des raisons jamais expliquées. Son père met fin à sa carrière professionnelle pendant l'année scolaire et projette de lancer une nouvelle entreprise dans la région parisienne. Il est très taiseux sur cette décision. Certes, Albert y voit l'avantage de se rapprocher de ses amis parisiens, et plus particulièrement d'une jeune Parisienne qu'il aime en secret.

Ce qu'il ignore, c'est qu'en abandonnant un environnement très protégé, presque idyllique, où les habitants partagent des valeurs profondes, il va faire face à l'horreur. Il est content de ne plus subir les hurlements de sa mère et les corvées de son père, les brimades de l'école, les accusations mensongères de certains grands de la pension qui l'accusent de péter en études, alors qu'ils sont les auteurs de ces

flatulences nauséabondes et bruyantes. Il se réjouit de ne plus avoir affaire à cet éducateur d'origine lyonnaise, dont l'humour mordant faisait rire ses parents et ses frères aînés. Le faquin n'aimait-il pas dire, ce qui provoquait l'hilarité générale, qu'Albert « manquait d'un quart de cuisson ? »

Il ignorait encore bien des choses au sujet de la conception des enfants. Il ne pensait pas qu'il ait pu être modelé et cuit par un potier céleste en observant le ventre arrondi de sa mère et de son institutrice. Quand il avait affirmé en CM2 que madame Léonard « a été niquée par un singe », ses parents l'avaient fait venir dans le petit salon où l'on recevait habituellement les pensionnaires avant de leur administrer une correction physique ou une punition. Il avait dû expliquer que cette phrase circulait dans la cour de récréation. Il avait reçu une leçon de jardinage dont il n'a compris le sens profond que bien plus tard. Il a attendu un cours de biologie sur la reproduction sexuée des mammifères pour saisir les moqueries de ses petites camarades de cinquième, qui vivaient pour la plupart dans des fermes et assistaient régulièrement à des saillies. Ces jeunes filles lui avaient demandé s'il avait ses règles, ce à quoi il avait répondu : « oui dans ma trousse, je peux vous les prêter ». Les gamines étaient hilares !

Albert va devoir faire le deuil de la vieille dame et de ses lapins, de sa nourrice darbyste, d'Akéla, des louveteaux, des séances dominicales à l'école du dimanche, des représentations de Noël où il volait dans l'église avec des ailes d'ange, à la Nativité des cantiques, dont « Brillante étoile du matin », chantés sous la neige en portant une bougie, des rameaux de fayards déposés sous les sabots d'un âne portant un « Jésus » vêtu d'un burnous à rayures, des chasses aux œufs de Pâques dans le parc et des grands feux de la Saint-Jean d'été.

Il sait que les glissades en luge dans le pré voisin et dans la rue médiane du village, de la mairie au temple, bien que cela soit interdit par le règlement municipal « il est

interdit de se luger dans les rues », de même que les sorties au ski avec le car coincé dans une congère, en fin de journée lorsque le blizzard s'est levé, ne seront plus que de vieux souvenirs.

Il se souvient qu'après une course où il avait gagné en slalom spécial, il était allé dans un café pour manger un sandwich et boire une verveine. La tenancière avait informé Albert que la vente d'alcool est interdite aux mineurs. Il ignorait que, dans cette région, la verveine est principalement considérée comme une liqueur. Dans ces contrées, les tisanes et le thé sont appelés « infusions ». Albert songe que ce sera la fin de la construction de cabanes, de la pêche à la truite et des bains dans la rivière gelée, qui commençaient traditionnellement mi-juin, lorsque sa mère plongeait un thermomètre dans l'eau avant d'autoriser la baignade.

Albert débarque dans une grande ville de la région parisienne comme un immigrant du tiers-monde, mais sans les stigmates qui découlent de la couleur de la peau, de la religion ou de la langue. Les migrants sont tout de suite relégués aux travaux les plus pénibles, les plus salissants et les moins bien payés. Il ne sait pas qu'un docteur en sociologie malien qui a francisé son nom et évité de mettre sa photo sur son CV ne trouve comme boulot qu'un poste de gardien d'immeuble. S'il est convoqué à un entretien pour un recrutement, après l'entretien, on lui dit « candidature intéressante, on vous écrira ! ». Le racisme à l'embauche est souvent hypocrite. Il est le fait de petits Blancs ou de patrons prospères dont les ancêtres se sont enrichis grâce à la colonisation, à la traite négrière, à l'armement et à l'économie de guerre.

Il ignore que les rues ont des noms et les maisons des numéros. Il n'a pas l'habitude d'utiliser de l'argent liquide pour faire des achats, car il était habitué à ce que son père règle les factures auprès des différents fournisseurs. Puisqu'il n'a jamais eu d'argent de poche, il utilisera les leçons apprises à l'école primaire sur la monnaie fiduciaire et les poids et mesures pour les mettre en pratique progressivement.

Il découvre tout avec des yeux émerveillés : les feux de circulation, les passages pour piétons, les sens interdits, les interdictions de stationnement. Il est comme Candide de Voltaire, chassé de son château. Il réalise rapidement que notre monde n'est pas idéal et qu'il devra faire face à l'impolitesse des conducteurs, à la fraude des commerçants qui ne lui rendront pas toujours la monnaie exacte, à la méchanceté et à l'arrogance des fils de famille, aux caprices des jeunes filles de la haute société, à la vulgarité et à la méchanceté de celles des classes moyenne et ouvrière, à la violence et à la tricherie des athlètes lors de compétitions d'aviron, et au mépris de certains éducateurs.

Il se souvient qu'un jour, sa professeure de français lui a conseillé de retourner vivre chez ses cochons après lui avoir rendu une dissertation qu'il avait salie d'une tache d'encre. Dans ce devoir, son orthographe hésitante et son vocabulaire régional ne l'avaient pas servi. Il apprendra qu'on ne dit pas « je me suis tombé » mais « je suis tombé », ni « j'ai tombé mon stylo », mais plutôt « j'ai fait tomber mon stylo », et qu'il ne faut pas écrire « en place que » mais « à la place de ». L'injonction « dépêchez-vous vite de sortir dehors », que répétait souvent son instituteur de CM2, semble étrange.

Dès le premier trimestre, Albert sera classé bon dernier de la classe. Comme il est extrêmement tenace et a toujours aimé la compétition en sport et qu'il n'a pas envie d'être orienté en classe de CAP, il mobilisera tous ses efforts dans les matières où il sait qu'il peut remonter son classement : l'algèbre, la géométrie, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles.

Il a conservé de son existence passée dans le milieu rural une excellente aptitude à évaluer, à compter, à distinguer divers sommets, cours d'eau et étendues d'eau, à classer et à étiqueter les roches, les végétaux, les champignons et la faune sauvage.

Il est coutumier des serpents venimeux ou pas, de la métamorphose des têtards en grenouilles, de la chrysalide en papillon et des invasions de hannetons.

Il est nul en latin, parce qu'il a étudié quelques rudiments de cette langue morte avec un curé défroqué qui se servait de tracts du PSU comme d'un brouillon. Il n'a aucune notion d'anglais, mais il aime écrire des contes et de la poésie. Il souffre toutefois d'un handicap réel dû à son absence de maîtrise de l'orthographe d'usage, alors qu'il a toujours eu d'excellentes notes en grammaire et en conjugaison. Il écrit de la poésie en cachette en cachant ses cahiers sous son matelas. Il n'a jamais oublié une fête des Mères, quand il avait huit ans, où il avait récité un poème pour sa mère. Son compliment qui sentait bon la cannelle et le lait avait provoqué l'hilarité générale de sa famille.

Ses compétences en musique sont plutôt restreintes : il participe régulièrement à la chorale de sa paroisse. Il aime dessiner et colorier. On lui offrira souvent une boîte de crayons de couleur pour ses anniversaires. Il appréciait particulièrement peindre de grands tableaux d'émulation sur le thème choisi pour chaque séjour de ce grand camp de louveteaux organisé par ses parents, dans sa maison natale, avec un hébergement en dur. Il est d'usage chez les scouts d'attribuer des récompenses en fin de journée, au coin du feu, à des équipes ou à des patrouilles en reconnaissance des services rendus et des actes positifs accomplis (BA). À chaque session, un thème différent : les Indiens, le tour de France, les Compagnons du tour de France, les mythes grecs... Les trophées sont affichés sur le tableau d'émulation.

Albert, qui habite maintenant une HLM à cinq pièces dans cette grande ville de la région parisienne, n'a pas de chambre. Il dormira sur un lit de camp et fera ses devoirs sur la table de la salle à manger. Au début, son père n'avait pas encore acheté de réfrigérateur. Il devra, à l'instar de ses frères, rapporter sur le bagage de sa bicyclette des blocs de glace que l'on mettait dans le compartiment d'une glacière

en bois. Sa mère avait dû exiger l'installation d'une machine à laver le linge, car, avec six enfants, on ne pouvait pas attendre d'elle qu'elle aille au lavoir municipal. Ce qui l'a probablement sauvée de cette tâche, c'est que le lavoir avait été récemment fermé.

Albert réalise rapidement qu'il ne peut compter que sur lui-même pour améliorer ses résultats scolaires. Il demandera à ses parents de pouvoir rester à la cantine et à l'étude du midi et du soir avec les internes du lycée. Il se lie d'amitié avec la voisine britannique, Mme Grouin, qui est mariée à un technicien et qui accepte de l'aider à améliorer son anglais. Albert se souvient qu'elle prenait un verre de *Brandy* tous les jours et qu'elle s'écriait soudainement à sa fille : « Denise va faire pipi ! » La jeune fille était sa cadette de deux ans. Il n'a jamais compris pourquoi on l'invectivait ainsi.

Madame Grouin avait une chienne. Albert lui proposera de la sortir pour ses mictions quotidiennes. Il se comparera au *Sébastien* de la série de télévision lorsqu'il promènera cette belle chienne blanche jusqu'à la lisière de la forêt. Madame Grouin lui glissera quelques pièces dans sa poche. Celles-ci seront très utiles pour mettre des sous dans la boîte installée à côté du téléphone par son père. Comme il n'aura aucun ami à l'école, à l'exception des trois autres rameurs d'un quatre de pointe du club d'aviron, et qu'il n'invitera jamais personne chez lui, l'usage du téléphone sera donc très limité pour lui.

Albert aura de la difficulté à supporter la vie de famille, l'ennui et la dépression de sa mère devenue inactive, en dehors des travaux ménagers et des courses, alors qu'elle avait dirigé une pension d'enfants d'une main de fer dans un gant de velours. Son père, quant à lui, se terrera dans son bureau en ne disant rien.

Ce dernier sera absent de la région parisienne pendant plusieurs mois dans l'année pour l'entretien de la grande bâtisse où il est né : peinture des chambres et des parties communes ; mise aux normes de la sécurité incendie ; plomberie ; électricité ; jardin. Quand il sera étudiant, lorsque les examens universitaires seront passés, Albert rejoindra son père pour l'aider. Il se souvient de ces moments idylliques où, loin de la fêrule de sa mère, ils mangeaient n'importe quoi à n'importe quelle heure. Il se souvient aussi du moment où son père sortait de sa réserve naturelle pour partager son immense savoir en histoire.

Aucun lieu d'accueil pour des enfants de Parisiens aisés, en rupture familiale, ne sera jamais mis sur pied en région parisienne pour la période scolaire. Les revenus seront limités aux recettes générées pendant les vacances scolaires et aux allocations familiales. Les frais de personnel seront réduits en faisant participer, lors de chaque séjour, les six enfants à tour de rôle en fonction de leur âge.

L'objectif était d'avoir un nombre suffisant d'inscriptions d'enfants à chaque session. Chaque jour, en rentrant de l'école, il était essentiel de questionner le père pour savoir si le point mort avait été atteint. Une fois ce seuil dépassé, on pouvait espérer de probables bénéfices. Enfin, on pouvait se réjouir de pouvoir payer le loyer et de manger des choses qui sortiraient de l'ordinaire.

La seule joie des parents d'Albert résidera dans le fait que leurs six enfants poursuivront des études universitaires, qu'elles soient courtes ou longues, et qu'ils trouveront un emploi. Aucun n'intégrera une école d'ingénieurs, ne deviendra médecin ou avocat, ni ne sera un ancien d'HEC, de Sciences politiques, de l'ESSEC ou de l'ESCP. L'ascenseur social s'arrêtera à celui d'employé ou de cadre moyen pour la plupart d'entre eux. Deux deviendront directeurs grâce à leur goût exacerbé du pouvoir, qui leur permettra d'accéder à ce type de poste sans passer par les grandes écoles.

En forêt, Albert a trouvé son refuge. Il aime y observer les biches et distinguer la terre remuée des bauges des sangliers. Il a pris soin de ne pas confondre les champignons des hêtraies et des chênaies, qu'il reconnaît moins bien que ceux des mélézins et des pessières. Mais il a vite repéré les lieux de cueillette du muguet pour sa mère et ses sœurs au 1er mai.

Il sait que c'est vain d'offrir un bouquet de muguet à sa mère, car il a réalisé depuis longtemps qu'elle aura toujours ses petits préférés parmi ses frères et sœurs. C'est dans la communauté protestante qu'il trouvera un environnement sécurisant et bienveillant. Le couple pastoral est adorable. Le pasteur lit *Valeurs actuelles*, ce qui est assez rare dans le monde protestant, où l'on est généralement plutôt à gauche ou à l'extrême gauche. Au cours des séances de catéchisme, ce pasteur fera apprendre par cœur la table des matières de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament. Des compétitions de vitesse seront organisées pour trouver le verset ou le texte étudié lors de l'étude biblique. Il est important de noter que la Bible catholique compte 73 livres, tandis que la Bible protestante en compte 66, car les 7 livres deutérocanoniques, qui ne sont pas inclus dans la Bible hébraïque, sont absents de cette dernière.

Tout au long de sa préadolescence, Albert imagine plusieurs plans pour retourner dans son village d'origine. Il s'informera sur les horaires des trains et des autocars, mais ne parviendra pas à découvrir où son père range les clés de la maison de son enfance pour en faire des doubles. Il était certain d'être chaleureusement accueilli par sa nounou darbyste, qui habitait sous l'église près de l'école primaire et du collège. Il économisera l'argent donné par madame Grouin et ne rendra pas toujours la monnaie du pain, mais avec prudence, car il sait que son père est vigilant. Parce qu'il était incroyablement lâche et qu'il craignait terriblement la

sanction qu'il encourait s'il était arrêté par la gendarmerie, il ne réalisera jamais cette fugue.

Son échec dans sa tentative de fuite servira de fondations à cet immense monument de couardise, de faiblesse et de renoncement que sera sa vie. Son désamour de soi en sera la pierre angulaire. Albert se sentira toujours guidé par la présence de l'Esprit saint en lui et par une profonde intuition des situations qui seraient bonnes pour lui — par exemple fuir la région parisienne — mais, au moment de passer à l'acte, il sera comme un cheval de concours qui refuse de sauter l'obstacle.

Service militaire

« *La guerre ! C'est une chose trop grave pour la confier à des militaires.* » Georges Clémenceau

Albert voue une profonde admiration pour Jaurès, Briand, Gandhi et Martin Luther King. Il n'est pas un pacifiste et un antimilitariste comme les communistes français, qui ont l'hypocrisie de fustiger les armées capitalistes, tout en assistant aux grands défilés de l'Armée rouge en Union soviétique.

Albert a un grand respect pour les gendarmes qui combattent l'incivilité routière et l'insouciance des conducteurs, qui mènent des investigations policières, qui défendent les femmes et les enfants victimes de violence domestique et qui pratiquent le secours en montagne. Il nourrit la même admiration aux pompiers, même s'ils font partie de l'armée à Paris et à Marseille.

Il n'a aucune expérience ni formation en matière de stratégie militaire. Toutefois, il constate que les officiers supérieurs ont souvent été d'une redoutable inefficacité lors des nombreux conflits qui ont décimé des populations civiles sur n'importe quel théâtre d'opérations. Ils ont sacrifié des millions d'âmes humaines. Pour remporter leur conflit, en plus d'avoir dépensé des sommes colossales qui auraient pu être allouées à des causes plus nobles, telles que l'instruction de la jeunesse et la lutte contre la pauvreté, ils ont eu recours à des bombardements aériens décisifs et brutaux. On compte parmi ces méthodes le gaz moutarde inhalé par les voies respiratoires, les tirs d'artillerie ininterrompus, l'utilisation de deux bombes atomiques sur le Japon, l'emploi du Napalm au Vietnam ou la destruction quasi totale de villes. Aujourd'hui, les missiles équipés de systèmes de guidage précis et les drones.

Bien que très stupide et inconditionnel émule de Don Quichotte, Albert ne cesse d'expliquer à son ami Sancho Panza qu'il comprend le rôle régalien de l'armée : la défense uniquement, comme en Suisse, le seul pays n'ayant pas connu la guerre depuis 1515. Même s'il sait que ce pays n'est pas aussi blanc que la neige ou le chocolat qu'il produit, ce territoire sert de refuge à des comédiens, à des artistes de variétés devenus millionnaires, à des patrons milliardaires et à des tyrans africains et arabes qui ne veulent pas mettre à la disposition de leur pays d'origine une partie de leurs avoirs pour le développement des infrastructures ou pour l'aide aux plus démunis. En d'autres termes, ils évitent de payer des impôts, tout comme les aristocrates l'ont fait sous l'Ancien Régime.

Si une armée est nécessaire, il propose qu'elle soit composée de bataillons d'élite entraînés à faire face à des menaces, telles que le terrorisme, l'espionnage, le trafic de drogue et la criminalité informatique. Albert pense que les guerres de conquête pour coloniser un territoire ou pour affermir une position économique-politique sont de la plus grande stupidité et qu'elles sont mortifères.

- Sancho, est-ce vrai que tu as refusé de faire ton service militaire ?
- Oui, je ne voulais pas tuer un homme qui ne m'a rien fait.
- Comment ? Mon cher Sancho, comment ? Tu n'es pas patriote ?
- Je suis citoyen du monde !
- Tu n'aimes pas ta Patrie ?
- J'aime le pays où je réside et la langue que je pratique !
- Tu ne participes jamais aux cérémonies commémoratives ?
- Non, mais la liste des noms des victimes des deux camps, gravés sur les monuments aux morts, me remplit d'une profonde tristesse.
- Personnellement, c'est quand je me tiens devant le mur de la *Shoah* à Paris que mon cœur se serre.

– Quant à moi, c’est à Wounded Knee, près du tumulus où reposent les corps de 200 Sioux innocents abattus à la mitrailleuse, que se terminera la résistance héroïque des Amérindiens contre l’expansionnisme colonialiste yankee.

– Quel est le lien, Sancho ?

– Aucun, mon maître.

Don Quichotte ajuste son armure d’opérette.

– Comment s’est passé ton service militaire, Sancho ?

– Je suis ravi de vous le raconter, maître.

– J’enlève mon casque en aluminium en forme de panier à salade et je t’écoute attentivement.

– Installez-vous près du feu avec une bouteille d’*Iṣṣara*.

Tout me prédestinait à servir dans un corps de commandos, comme les éclaireurs-skieurs des chasseurs alpins, à l’instar des fusiliers marins ou des parachutistes. J’étais un excellent skieur en tout-terrain et dans toutes les sortes de neige. J’avais un bon niveau en escalade et en alpinisme. Sauf que transformer un glacier, un col enneigé, une combe à chamois et à lagopèdes en une boucherie avec les corps des alpinistes italiens, autrichiens ou de tout autre pays des Alpes ou de montagnes plus anciennes de l’époque hercynienne me semblait insupportable.

Pendant les « trois jours », j’ai demandé au capitaine de me muter au service de santé des armées en tant qu’infirmier-brancardier. Préoccupé par les gauchistes antimilitaristes qui militaient dans les casernes après la guerre d’Algérie, marquée par des atrocités et des actes de torture, ainsi que par les demandes des objecteurs de conscience de la communauté des Témoins de Jéhovah, il a finalement consenti.

Cela a été une expérience très enrichissante pour moi, car j’ai effectué toutes sortes de corvées, pour un bidasse, dans un hôpital militaire : transporter des personnes

décédées à la morgue, aider des femmes enceintes pour leur échographie, assurer l'accueil aux urgences, et apporter en pleine nuit des flacons de sang à l'autre bout du couloir pour les infirmières. Ces dernières semblaient prendre plaisir à dominer les appelés du contingent comme des colons sur leurs boys en Afrique. Ce n'était jamais pour des interventions d'urgence. Certaines avaient le feu au derrière, d'après mes collègues, mais je n'ai jamais été appelé à jouer les gigolos pour elles. Elles m'ont mené à la baguette, pas à la braguette.

- Quel humour, mon cher Sancho.
- Je fais ce que je peux, mon maître.
- Aurais-tu une petite anecdote à me raconter ?
- Pourquoi pas ?
- J'en frétille et j'en salive à l'avance.

Pendant mes « classes » à Nantes, j'ai rencontré des appelés de divers métiers du soin, tels que des aides-soignants, des brancardiers, des ambulanciers civils, des étudiants en médecine, en pharmacie ou en chirurgie dentaire qui n'avaient plus de sursis. Il y avait aussi des préparateurs en pharmacie, des prothésistes dentaires et même des informaticiens, car l'informatisation des hôpitaux militaires et civils était encore à ses débuts à cette époque.

- Je ne trouve rien de très excitant dans cette affaire, mon cher Sancho.
- J'y viens, mon maître. J'y viens.

Un soir, l'un des appelés revenait de sa nuit de garde à la prison militaire où les Témoins de Jehova et les évangélistes pacifiques étaient consignés en attendant de passer devant le tribunal des forces armées. Cet appelé, issu d'un milieu très défavorisé, était sale, négligé, malodorant et peu farouche. Les étudiants en médecine lui ont fait prendre une douche glacée avant de le coucher sur la table du dortoir. Ils ont ensuite accompli un rituel ésotérique, puis ils ont passé son pénis au cirage. Avec quelques autres copains, on a essayé de secourir l'infortuné, mais ils

nous ont repoussés. J'ai pris une photo. Le lendemain, je me suis rendu chez le capitaine et l'adjudant de la compagnie avec un soldat d'origine sénégalaise qui avait été profondément choqué par cette humiliation infligée à ce pauvre type. L'officier supérieur et le major ont écouté attentivement notre récit. Ils ont donné l'impression d'enregistrer notre déclaration, mais ont ensuite manipulé ma pellicule de photos de manière à la rendre inutilisable. Fin de l'histoire !

– Tu es insupportable, mon cher Sancho !

– Je ne suis que votre humble serviteur.

– Je ne t'emmènerais pas à mon quatrième voyage dans la Mancha.

– Je pensais que vous aviez décidé de vous limiter à trois voyages, mon maître ?

– Mêle-toi de tes oignons ! Raconte-moi l'une de tes petites rébellions.

Lorsque j'occupais à la vigie d'un hôpital militaire parisien, comme caporal-chef, j'assumais les responsabilités d'un sergent. Nous accueillions des militaires blessés lors de leurs entraînements, des personnalités africaines nécessitant des soins médicaux d'urgence, ainsi qu'un grand nombre de marginaux recueillis par Police Secours (des prostituées brutalement agressées aux bois de Vincennes et de Boulogne, des sans-abris, des toxicomanes). Un soir, Police secours est appelée pour une personne du contingent qui n'a pas rejoint sa caserne après sa permission. Il s'est infligé des blessures profondes à ses poignets. Un policier me montre un document relatant sa désertion.

Je remarque que, bien qu'il soit le plus gradé des policiers présents, cette nuit-là, il l'est moins que moi. Je lui ai demandé de manière autoritaire de corriger sa position. Lui et ses collègues se mirent au garde-à-vous.

Je lui ai dit, qu'ici, c'était un hôpital militaire et non un poste de police.

En observant et en écoutant le soldat, j'avais compris que ce n'était pas un fils de famille qui avait trop bu pendant un week-end, mais un pauvre gars du quart monde. Il était sale, exhalait l'odeur des poêles à bois des taudis et n'avait rien

mangé depuis trois jours. Après le départ des agents, j'ai déchiré leur rapport avec l'autorisation de l'aspirant, qui n'était pas un militaire professionnel. Plus tard, lorsque le patient a retrouvé ses esprits, l'interne a rédigé un rapport médical approprié, tandis que j'ai préparé la fiche administrative nécessaire, sans mentionner l'acte de désertion.

– Tu es incorrigible mon cher Sancho !

– Je ne suis que votre humble serviteur.

– C'était fréquent ce genre de situation ?

– Oui, en particulier avec les personnes démunies ou celles qui ne maîtrisaient pas les subtilités de la ville. Qui venaient de campagnes très reculées.

– Et avec les hauts gradés, ça se passait comment ?

– Ne sois pas impatient !

Je me souviens d'un soldat qui portait un plâtre volumineux au genou. Il était affecté en Allemagne et endurait une grande souffrance. L'interne de garde m'a prié de l'assister dans la découpe de son plâtre. Après examen, le médecin a constaté qu'il n'avait pas une fracture ou une entorse, mais plutôt une syphilis qui avait fait gonfler son genou. Lors de l'interrogatoire, j'ai appris qu'il fréquentait régulièrement une maison close où il avait perdu sa virginité. Il s'y était rendu parce que les moqueries de ses collègues sur son manque d'expérience sexuelle le rendaient mal à l'aise. Dans son évêché, son évêque, qui ignorait comment l'utiliser, avait mis le préservatif « à l'index ». Le pauvre garçon ne savait donc pas qu'il était important de se protéger lorsqu'on avait recours à une travailleuse du sexe.

Au cours d'un week-end de service, la mère d'un officier supérieur se blessa au poignet droit en trébuchant. L'officier demanda impérativement que sa mère soit examinée immédiatement. Cependant, je lui expliquai que la priorité devait être accordée à une personne dont l'état de santé nécessitait une intervention urgente. Il me fustigea du regard, peu habitué de se faire rabrouer par un petit caporal-chef.

On s'occupa de sa maman. En partant, il m'a dit que mon insolence m'aurait valu des sanctions. Mais, après avoir compris la situation, il m'a félicité d'avoir accompli mon devoir et il a dit que le pays avait besoin de citoyens dévoués. Seuls les militaires, les hauts fonctionnaires et les politiciens sont capables de prononcer un discours aussi creux.